

•

PARIS-LISBONNE A VELO :

MON PERE L'A FAIT

Comment tout à commencer : au Portugal

Mon père a toujours été un féru de sport et en particulier de cyclisme. Ce goût pour cette modalité est apparu un peu malgré lui.

Manuel, comme il se prénomme, est né dans un petit village du centre du Portugal, près de Pombal, appelé Matos da Ranha, le 9 juin 1948. Le pays est dirigé, à l'époque, par le dictateur Oliveira de Salazar. Sa mère ne pouvant ou ne voulant pas s'occuper de son éducation, il est confié à ses grands-parents maternels.

Manuel vit donc une enfance sans parents (il ne connaîtra son père qu'à l'âge de quarante ans) mais plutôt heureuse.

Son sport favori, à l'époque, est bien évidemment le football grâce, notamment, aux grandes épopées européennes du Benfica dans les années soixante, son club de cœur.

Il rêve de pratiquer ce sport mais son grand-père s'y oppose en lui disant de se consacrer à ses études. Mais la vraie raison de ce refus, Manuel l'a connaît. En ce temps là, la majorité des enfants marchent pieds nus et ces grands-parents n'ont pas les moyens de lui acheter une paire de chaussures, indispensables pour pouvoir tâter le cuir.

Face à cet « échec », il relève rapidement la tête et se consacre à son travail. Il œuvre très tôt dans la construction civile. Il part souvent à pied mais, à l'occasion, son grand-père lui prête son vélo. Surtout quand c'est jour de paie. A l'époque il est coutume de donner une grande partie de son salaire à ses géniteurs. Le fait que son grand-père lui confie sa propre bicyclette, ne serait-ce que pour une matinée, est un fait exceptionnel en soit. En effet, avoir un vélo était déjà montrer qu'on avait un certain rang dans la société. Rares étaient ceux qui en possédaient.

Petit à petit Manuel l'utilise pour tous ses déplacements et la petite-reine devient en quelque sorte sa meilleure amie.

Le vélo deviendra, très vite, une évidence à ses yeux.

En France

En mille neuf cent soixante cinq, Manuel décide d'émigrer pour la France en quête de liberté et d'une vie meilleure.

Trois ans plus tard il rencontre ma mère, Dorinda, à Paris. Ils se marient le cinq Octobre mille neuf cent soixante dix et Dorinda donne naissance à une petite fille nommée Elisabeth.

Un an plus tard c'est au tour de Paula, ma sœur cadette, de pointer le bout de son nez, le dix-huit juillet mille neuf cent soixante et onze.

Pour information, je tiens à vous dire que dans cette période de sa vie, le cyclisme faisait toujours partie intégrante de sa vie. Tous les dimanches étaient consacrés, et le sont toujours, à la pratique de ce sport. Tous les mois de Juillet l'étaient au Tour de France et les mois d'Août, au Tour du Portugal. Il continuait également, de temps à autres, à se servir du vélo pour aller travailler.

Sans le savoir, il se préparait déjà physiquement à ce qui allait être l'aventure de sa vie.

Comme vous vous en doutez, au chapitre des naissances, il ne manque plus que moi.

Je suis né le vingt huit Mars mille neuf cent quatre vingt deux et je me prénomme Frédéric.

Une idée qui germe

A l'aube de ses quarante ans, en mille neuf cent quatre vingt huit, Manuel a déjà une idée derrière la tête. Aujourd'hui encore je ne sais pas si c'est le fait d'avoir enfin connu son père cette même année qui a fait naître ce rêve.

Ce rêve, justement, c'est de relier Paris à Lisbonne en vélo. Il souhaite joindre ces deux villes car elles représentent la capitale du pays qu'il l'a si bien accueilli et la capitale de son pays.

En cette année, ce projet ne dépasserait pas le cadre des discussions. Particulièrement avec ma mère. C'est cette dernière qu'il en dissuaderait complètement en lui sermonnant qu'il n'avait plus l'âge pour de telles sottises.

Pour ma part, je n'avais que six ans, et je ne croyais pas une seule seconde dans cette idée farfelue.

C'était très mal connaître mon père.

Pendant quinze ans nous n'entendions plus parler de son plan. Et en Juillet 2003, je recevais un coup de téléphone (à ce moment-là je vivais au Portugal) de mon père. C'en était fait, il avait mis son projet à exécution. Tout était planifié, étapes par étapes. Les chambres d'hôtels étaient réservées et les sponsors avaient donné leur accord. Il ne lui manquait plus qu'un « directeur sportif » pour le ravitaillement et surtout quelqu'un à qui il pourrait parler.

C'était pour cela qu'il m'appelait. Il me demandait de l'accompagner dans ce périple et je m'y engageais immédiatement sans savoir ce qui m'attendait et sans aucune notion de la mission que mon père m'avait confiée.

Les dés étaient jetés et le départ prévu pour le neuf août deux mille trois.

Première galère

J'arrivais à Paris aux alentours du quatre août. Un peu près une semaine avant le départ, histoire de peaufiner les derniers détails et de se promener dans la capitale française.

C'était justement lors d'une promenade que, à la veille du départ, l'impensable se produisit.

J'étais arrêté à un feu rouge quand je vis de la fumée sortir du capot de la petite voiture. Je me rangeais sur le côté et je constatais les dégâts. Le radiateur était percé et il ne nous restait plus qu'à appeler une dépanneuse.

En arrivant chez le garagiste, il nous dit qu'il pourrait nous rendre le véhicule qu'en milieu de semaine !

Le voyage est donc reporté au douze août deux mille trois.

Premier ennui et première de plusieurs colères de mon père alors que l'aventure n'avait pas encore débutée.

Première étape :

Paris-Blois

En cette journée qui allait être de canicule, le départ se fit d'Asnières sur Seine pour reprendre la direction de Paris, qu'on pourrait appeler la ville du départ réel. Mon père n'avait pas encore fait un kilomètre qu'un premier évènement eu lieu : Manuel venait de perdre sa montre sur le bitume et moi je lui passais dessus avec la voiture !

Je n'ai pas pris cet incident comme un mauvais signe mais je me suis dit que bien d'autres péripéties pourraient nous arriver !!!

Nous arrivons dans Paris et nous nous arrêtons devant la Tour Eiffel pour prendre quelques photos, histoire d'immortaliser le départ de cette aventure.

Et c'était bel et bien parti !! Nous prîmes la direction de Blois, bien évidemment par des routes nationales et départementales. Au volant de mon véhicule je dépassais mon père pour prendre quelques kilomètres d'avance pour pouvoir le ravitailler. Je me mettais sur le côté de la route et je l'attendais.... Et je l'ai attendu longtemps ! Ne le voyant pas arriver, et n'ayant pas de téléphone portable, je me dirigeais vers une baraque à frites qui était stationnée là et demandait poliment à l'employé s'il pouvait me prêter son téléphone. Après avoir écouté pourquoi j'avais besoin de son appareil et surtout de m'avoir cru, il me le prêta gentiment et je pus rentrer en contact avec mon père.

Il m'expliqua que nos routes avaient bifurquées et qu'il ne me restait plus qu'à le rejoindre à Orléans.

Arrivé au point de rencontre que nous nous étions fixé, mon père me raconta qu'au tout début de l'étape, il avait été victime d'une insolation qui l'obligea à s'arrêter au milieu d'un champ, champ qui était en train d'être arrosé, pour se rafraîchir. Tout ça sous l'œil médusé de l'agriculteur qui ne lui en avait pas tenu rigueur.

Le reste du parcours se passa sans incidents majeurs et à deux jusqu'à Blois.

Deuxième étape :

Blois- Ruffec

En ce treize août, le réveil sonnait à sept heures. Mon père était satisfait du déroulement de l'étape de la veille et était de bonne humeur. Après un léger petit déjeuner, il prit la route en direction de Ruffec.

Ruffec est une commune du Sud-ouest de la France, située dans le département de la Charente et la région Poitou-Charentes. Avant l'arrivée des autoroutes, c'était une ville de passage vers l'Espagne.

Je tenais à signaler aux lecteurs que mon père avait tracé l'itinéraire de ce périple en calculant à peu près deux cent kilomètres par étapes.

Cette journée se déroula sans encombre et je pense que ce fût la plus calme de cette aventure.

Arrivés dans cette petite bourgade, mon père a eu le droit à ses massages quotidiens, il prit une douche et nous avons dîné.

Après une bonne nuit de sommeil, il se profilait la troisième étape. Ce n'est qu'après avoir réussi cet exploit que mon père m'avait confié que ce fût à ce moment qu'il prenait conscience qu'il pouvait y arriver.

Troisième étape :

Ruffec- Pessac

Ce jour là se présentait sous la même configuration que le précédent, tant au niveau de la météo que de la bonne humeur de mon père.

Les ravitaillements se passaient bien et tout se déroulait comme prévu. C'était même trop calme !

Ce n'est quand arrivant sur Pessac, commune de la périphérie de Bordeaux, que les problèmes commençaient.

Nous allions sur la dernière ligne droite qui devait nous mener à l'hôtel quand nous nous sommes aperçu que cela nous obligeait à prendre l'autoroute.

Pour moi ça ne posait pas d'inconvénient particulier mais c'en était un gros pour mon père puisque, bien évidemment, les voies rapides sont interdites aux deux roues non motorisées.

Par chance, l'interlocutrice de l'établissement où nous devions passer la nuit a bien compris notre désarroi et a réussi à nous trouver où dormir à un endroit où mon père pourrait passer.

Je précise quand même, qu'entre la découverte de l'emplacement du premier hôtel et l'attente de savoir si nous en aurions un autre, que les nerfs de mon père étaient très à vifs !!

Quatrième étape : Pessac- Irun (Espagne)

Ici je vais vous relater une des étapes les plus épiques de cette aventure.

Ce matin commençait sous les mêmes hospices que les autres. Il faisait toujours beau temps et l'humeur de mon père, bien que variante, était supportable.

Au fur et à mesure de cette traversée vers l'Espagne, je me rendis vite compte que mon père avait dû mal calculer la longueur de cette étape.

En effet, la nuit arrivait à grands pas et nous étions encore loin d'être arrivés à l'hôtel. L'inévitable se produisit et l'obscurité arrivât. Il ne me restait plus qu'à me mettre derrière mon père (chose qu'il détestait car il avait l'impression de ne pas avancer) pour qu'il puisse avoir une visibilité suffisante. Passé de l'autre côté de la frontière, il s'arrêta pour me demander l'adresse de l'hôtel. Je cherchais cette satanée adresse mais ne la trouvait pas. Grosse colère de mon père qui me reprochait mon manque de responsabilité, entres autres choses. Mais je n'avais aucun souvenir qu'il m'ait donné ce bout de papier si important.

Au bout de dix minutes de « violentes » recherches, (mon père avait retiré toutes les valises du coffre), je me risquais à lui demander, si par pur hasard, il n'aurait pas mis ce document dans une de ses poches arrières de son maillot. Il me répondit, sans chercher, que non et son orgueil fit qu'il attendît encore quelques minutes avant de faire ce que je lui avais proposé.

Et là, bingo ! Il avait bien mis les coordonnées de l'hôtel dans sa poche arrière. Sans un mot il se remit en selle.

Enfin arrivés dans notre nid douillet d'une nuit, nous avons pris une douche et nous nous sommes dirigés vers le restaurant de l'hôtel.

Mais il y avait un problème, l'étape avait été plus longue que prévue (300 km au lieu de 200) et donc l'heure plus tardive. Le restaurant ne servait plus de repas à 22h30. La mauvaise humeur légendaire de mon père se réveilla de nouveau et nous avons dû reprendre la petite Peugeot, repasser du côté français, et se mettre en quête d'un établissement qui daignerait servir l'appétit d'ogre de mon sportif de père.

Et c'est à Saint-Jean-de-Luz, en pleine fête, que nous avons pu satisfaire notre faim en mangeant..... Une salade !

Cinquième étape :

Irun- Bilbao

Ce départ de terre d'Espagne se déroula sans problèmes particuliers. Les ravitaillements se passèrent de manières régulières et l'humeur était particulièrement bonne.

Sous les coups de midi, je dépassais mon père d'une dizaine de kilomètres pour trouver un endroit ombragé afin de déjeuner.

Ce fût au milieu d'un bois pourvu d'un petit chemin, ce qui me permettait d'avoir un œil sur la route et sur mon père, que je me décidais d'ouvrir la glacière et d'improviser un petit pique-nique.

Tout se déroulait sans anicroches, j'en étais à mon deuxième sandwich, quand mon père arriva.

Je me hâtais à finir cette collation pour ne pas le perdre de vue quand, sans prévenir, un bourdon vînt loger son dard sur le lobe de mon oreille droite !!

Entre la douleur et le stress de ne pas arriver à temps à hauteur de mon père, je décidais quand même de reprendre le volant.

L'arrivée jusqu'à Bilbao se passa normalement mais jusqu'au réveil du lendemain matin, j'eus toujours l'impression que cet insecte volant tournoyait autour de ma tête.

Sixième étape :

Bilbao- Burgos

A l'orée de cette sixième étape, et si proche du but, tout s'annonçait de la meilleure manière. C'était sans compter sur l'humeur maussade de mon père pour je ne sais quelle raison.

Il faut savoir que mon père, sur la route, a toujours eu un leitmotiv. Celui de, pour aller d'un point A à un point B, ne jamais revenir sur ses pas et, donc, d'aller toujours vers l'avant.

Seulement, ce jour là, il aurait fallu qu'il rebrousse chemin pour prendre l'itinéraire le plus rapide vers Burgos. Persuadé qu'il l'avait fait, et comme il était sorti plus tôt que moi de l'hôtel, je m'engageais donc vers la direction la plus logique.

En avalant les kilomètres, je me suis rendu vite compte que quelque chose n'allait pas. En effet, ça aurait dû faire un moment que je l'aurais rattrapé. Je compris que nous allions passer cette journée chacun de notre côté car j'avais eu l'information qu'il avait repris la route de Santander vers Burgos, complètement à l'opposé.

Je passais le reste de l'étape dans l'angoisse et, évidemment, j'arrivais le premier à Burgos. Pour gagner du temps, je décidais de me présenter à la réception de l'hôtel. Quelle fût ma surprise quand l'hôtesse regarda son registre et me dit que la personne répondant au nom d'Oliveira avait quittée l'hôtel le matin même !!!

Pendant une fraction de seconde, je me suis cru sur une autre planète. J'expliquais à la jeune femme qu'il devait y avoir une erreur puisque mon père étant à vélo, comment aurait-il pu être en avance d'une journée sur moi qui roule en voiture !

Nous avons fini par trouver l'explication à tout cela. En faisant les réservations, mon père s'était trompé dans la date. J'ai quand même pu avoir une chambre pour la nuit. Heureusement !!

Malgré son erreur d'appréciation, mon père était bien arrivé. Il prît sa douche et nous somme allé dîner. C'est à ce moment qu'il me raconta son périple solitaire.

Et le meilleur moment du récit fût sans nul doute quand il grimpa un col sous la grêle et qu'il croisa un coureur cycliste professionnel qui, lui, descendait. Ce coureur en se retournant pour regarder mon père, vit marqué sur son maillot : Paris-Lisbonne. Il fit demi-tour et rattrapa mon père au sommet.

Le coureur espagnol s'arrêta et demanda à mon père s'il pouvait l'embrasser car, voir un homme de cet âge accomplir un tel exploit, cela forçait l'admiration.

Grâce au sport, deux hommes se sont compris et respectés, seuls au sommet d'une montagne et sous la grêle.

Septième étape : Burgos- Salamanca

Ce dix huit août, la chaleur du début se faisait tout aussi oppressante mais cela n'affectait en rien le moral de mon héros.

Par contre, moi, plus l'arrivée se précisait, plus j'avais hâte que cela se termine.

A vingt-et-un ans, le poids de la responsabilité que ça représentait se faisait ressentir plus fortement.

Les ravitaillements à ne pas manquer, marchander dans un café le prix de quelques glaçons où on me demanda quand même deux euros, les trajets interminables ponctués d'arrêts tous les cinq kilomètres et, bien sûr, l'humeur variable de mon père.

Mais je m'accrochais pour ne pas le décevoir et l'aider du mieux possible à concrétiser le rêve de sa vie.

Ce fût une étape qui se déroula sans problèmes et nous arrivâmes dans les délais à Salamanca, dernière traversée en Espagne.

Huitième étape :

Salamanca- Celorico da Beira (Portugal)

L'étape la plus forte en émotion commençait. C'est ce que nous ressentions, mon père et moi, car nous entamions la dernière ligne droite et cela se symbolisait par l'entrée au Portugal.

Mon père avait déjà traversé deux pays à la seule force des ses jambes.

Le début de la journée fût assez calme jusqu'à la petite ville de Ciudad Rodrigo à quelques encablures de la frontière.

J'avais dépassé ce petit bourg et me plaçait sur le bas-côté de la route pour ravitailler mon père.

Et là commençait une interminable attente. Mon père n'arrivant pas je décidais de faire machine arrière pour vérifier qu'il ne lui était rien arrivé. Ne le croisant toujours pas, j'entrepris d'entrer dans la petite ville.

Ce fût à un feu tricolore que la voiture calait pour la première fois. Je compris bien plus tard que je ferais le reste de cette aventure avec une bougie d'allumage en moins et beaucoup de fumée noire en plus !!

Ce début de panne venait s'ajouter au problème que j'avais déjà, la « perte » de mon père. Après l'avoir cherché pendant un bon quart d'heure, je me suis dis qu'il avait dû reprendre la route.

Et, effectivement, je le rattrapais à environ deux kilomètres du Portugal. Là mon père m'expliqua qu'il avait crevé et comme j'étais devant, il avait dû trouver un garagiste pour le dépanner car c'était dans le véhicule que le matériel se trouvait. Décidemment, je faisais un « directeur sportif » hors pair !

Un peu plus loin, l'émotion commença à nous envahir. Nous arrivions devant la fameuse plaque bleue qui, entourée d'étoiles jaunes, nous indiquait l'arrivée au pays natal de mon père.

Là, il descendit de son vélo et, des larmes pleins les yeux, embrassa la plaque.